

Place aux livres

Number 42, Summer 1995

Présence du Moyen Âge au Québec

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/8761ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1995). Review of [Place aux livres]. *Cap-aux-Diamants*, (42), 44–47.



Rodrigue Lavoie. *Les sentiers de la volupté*. Québec: Septentrion, 1995, 387p.

Combien de fois, en compulsant les documents d'archives qu'il a pour profession d'interpréter, l'historien doit-il s'étonner devant ces fragments d'événements dont il est l'unique témoin, au point de s'écrier: «Mais ceci est un véritable roman!» Pour le Pygmalion qu'est Rodrigue Lavoie, à la fois historien et romancier, l'art consiste en cette sagacité par laquelle il situe scrupuleusement, entre réalisme et poésie, les faits d'un drame historique vécu. Dans *Les sentiers de la volupté*, le matériau factuel de l'historien est animé par les descriptions et les dialogues envoûtants de l'homme littéraire, qui fait ainsi revivre le drame d'une jeune fille que l'amour et la contrainte sociale obligent à devenir femme.

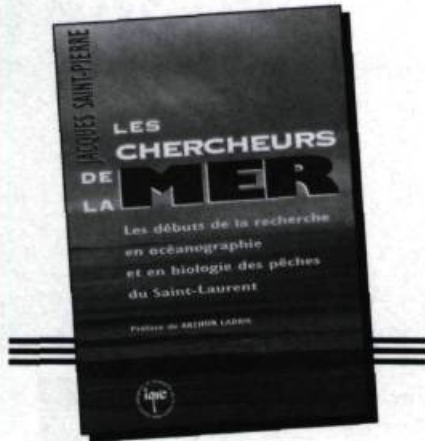
Dans un style limpide, rythmé par un classicisme généreux, Rodrigue Lavoie relate l'aventure de Mathilde, une adolescente bâtarde de la Provence médiévale, et celle du fils d'un marchand prospère dont elle s'éprend. Quand le garçon, en dépit de sa passion pour Mathilde, est contraint d'épouser une fille de sa propre classe sociale, son amour pour Mathilde, auquel il refuse de renoncer, prend, dans les circonstances, une signification débauchée et malpropre. Le couple se fait licencieusement épier lors de leurs rencontres intimes, et c'est Mathilde et non Pierre, qui est dénoncée pour adultère, traduite en justice et obligée de se défendre.

Par sa mise en place savante d'une profusion de détails hautement colorés et par moments scandaleux, par une série de révélations inattendues et de détours savoureux, Rodrigue Lavoie narre l'aventure d'une jeune femme aussi débrouillarde qu'assoiffée de vie. Par la même occasion, il ouvre grand, en ce temps de fêtes médiévales, une fenêtre sur les mœurs du Moyen Âge provençal. En peignant avec grande finesse le portrait d'une héroïne dont l'aventure se dé-

ploie dans la transgression, il scrute savamment les détails d'un système complexe d'interdictions.

Les sentiers de la volupté est un roman de mœurs médiévales tiré d'un fait divers et qui nous prouve que l'historien peut aussi être un excellent romancier. L'Histoire n'est-elle pas, après tout, une suite d'histoires et de passions?

Elliott Moore



Jacques Saint-Pierre. *Les chercheurs de la mer. Les débuts de la recherche en océanographie et en biologie des pêches du Saint-Laurent*. Québec: Institut québécois de recherche sur la culture, 1994, 245p.

L'histoire des sciences demeure encore aujourd'hui un champ de recherche inexploité. Bien que certains travaux de synthèse et quelques monographies aient contribué à faire avancer les connaissances, il n'en demeure pas moins que l'on s'est peu intéressé à l'évolution de l'activité scientifique au Québec. La culture scientifique des pionniers de la recherche de même que la vulgarisation scientifique sont des sujets qui demandent à être explorés par les historiens.

La contribution originale de Jacques Saint-Pierre s'inscrit dans l'étude des institutions qui ont marqué la recherche en océanographie et en biologie des pêches dans le territoire du Saint-Laurent. Elle tente essentiellement, grâce aux documents historiques et aux témoignages de divers acteurs, d'éclairer le rapport existant entre la recherche fondamentale et la recherche appliquée dans le secteur des pêcheries.

Préfacé par Arthur Labrie, ancien sous-ministre des pêcheries, l'ouvrage couvre les débuts de la colonie jusqu'à 1963. Il est une invitation à découvrir l'univers marin du Saint-Laurent. L'auteur nous fait connaître les pionniers de la biologie marine qui étaient de véritables généralistes. Huard, Provencher et Déry, disons-le, sont également des

défricheurs dans les domaines de la zoologie et de l'ornithologie québécoise. Influencés par une vision utilitariste de la protection de la nature, sans doute celle de Carl von Linné, ces premiers chercheurs tentent de dresser un inventaire de la faune marine de l'estuaire et du golfe du Saint-Laurent.

Le Saint-Laurent possède à n'en pas douter une faune diversifiée et bien localisée. Les chercheurs s'intéressent entre autres au saumon, à l'anguille, au béluga et au homard de la Gaspésie. Ils veulent constituer l'inventaire faunistique de l'estuaire et souhaitent systématiser leurs travaux sur certaines espèces. Aussi, avec les années, des organismes de recherche ont aidé à développer une expertise qui répond aux besoins des chercheurs et qui rejoint à la fois les enjeux de la pêche commerciale.

Cette étude permet de bien comprendre l'essor de la biologie marine au Québec entre 1940 et 1950 et du même coup, le rôle déterminant de certains acteurs, dont Arthur Labrie. Au cours de ces années, l'organisation de la recherche sur les pêches au Québec devient la responsabilité exclusive du Département des pêcheries maritimes. Sous l'impulsion du docteur Labrie, on verra l'aménagement d'entrepôts frigorifiques à Grande Rivière et le rattachement de l'École des pêcheries à la faculté d'Agriculture de l'Université Laval. Avec les années, la station biologique de Grande Rivière deviendra une importante institution de recherche sur le homard, la morue, le hareng, les mollusques et le plancton et elle contribuera d'une certaine manière à la formation de nouveaux spécialistes en biologie marine.

En ce qui concerne l'évolution des pêches maritimes, il est clair, selon l'auteur, qu'il est difficile d'évaluer l'impact de la recherche scientifique sur l'activité de la pêche. Il souligne aussi que certaines conjonctures ont influencé de manière positive ou négative le rendement de la pêche commerciale.

La dernière section du volume traite de la modernisation des pêches québécoises entre 1951 et 1963. L'historien s'attarde entre autres au rôle du Département des pêcheries dans l'orientation de la recherche scientifique et dans la rationalisation des pêcheries.

Enfin, ce ne sont là que quelques-uns des aspects traités dans ce livre remarquablement bien documenté et dont la teneur convient, il me semble, aussi bien aux scientifiques qu'aux lecteurs cultivés. Je me permets d'ajouter qu'il serait souhaitable de voir des monographies semblables sur l'histoire d'autres sciences telle que la botanique ou la géologie.

Yves Hébert



George W. Leahy. *L'ornementation dans la maison québécoise aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Sainte-Foy : Septentrion, 1994, 110p.

Voilà un ouvrage qui vient enfin combler un vide important dans notre littérature scientifique traitant de l'architecture ancienne au Québec et qui devrait intéresser, de façon toute particulière, les propriétaires et restaurateurs de bâtiments historiques. Peu de publications - hormis les travaux de Traquair et Richardson, qui datent respectivement d'une cinquantaine et d'une trentaine d'années, et quelques articles spécialisés - fournissent en effet un aperçu récent et relativement complet sur la question de l'ornementation intérieure de la maison urbaine avant le tournant du XIX^e siècle.

Si on peut regretter, à cet égard, l'imprécision du titre et l'ambiguïté de l'illustration de la couverture (une vue extérieure), on doit par ailleurs souligner la qualité générale de l'ouvrage. De facture sobre, mais néanmoins abondamment illustré, celui-ci se signale par la rigueur du commentaire et la variété des exemples et des sources utilisés. Dommage qu'il manque un début de texte à la page 34! Car, dans l'ensemble, l'auteur a eu le souci de rendre son propos accessible, en plus d'offrir un lexique et des notes explicatives. De surcroît, le survol historique offert en introduction et la présentation thématique des éléments d'ornementation qui s'ensuit facilitent la compréhension. On reconnaît la marque d'un chercheur, mais surtout d'un praticien qui a su observer et tirer profit de ses nombreuses interventions sur le terrain. Cette publication sera utile, à n'en pas douter, et donne déjà le goût de poursuivre la réflexion.

Michel Dufresne

Noël Baillargeon. *Le Séminaire de Québec de 1800 à 1850*. Sainte-Foy : Les Presses de l'Université Laval, 1994, 410 p.

Les grandes institutions de notre civilisation québécoise méritent de beaux et grands récits. Foyer de culture ayant façonné l'évolution de plusieurs générations, le Séminaire de Québec a connu des heures



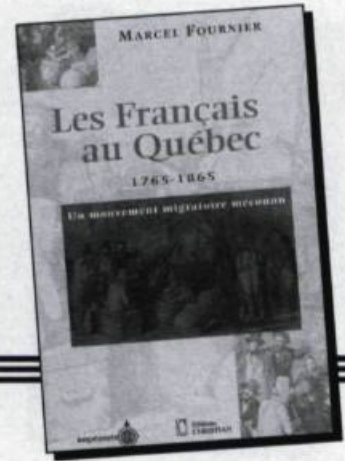
difficiles et des heures glorieuses, des heures de dévouement et d'ingéniosité.

Scrutant les archives, Noël Baillargeon, prêtre du Séminaire de Québec et docteur en histoire de l'Université Laval, a consacré 25 ans de sa vie à l'étude de l'histoire de l'institution. Les trois premiers volumes (aux couvertures vertes), parus dans la collection des Cahiers d'histoire de l'Université Laval (en 1972, 1977 et 1981) avaient couvert l'histoire du Séminaire depuis sa fondation, en 1663, par M^{re} François de Laval, jusqu'à l'année 1800, en passant par l'époque tragique de la Conquête. Ce nouveau volume, consacré à la première moitié du XIX^e siècle, reconstitue les développements majeurs que connut le Séminaire sous la direction des abbés Jérôme Demers, Jean Holmes et Louis-Jacques Casault. L'auteur nous décrit le personnel, le patrimoine (les édifices, les seigneuries, les fiefs), le règlement sévère, le programme d'études. Vers 1840, le cours d'humanités, de philosophie et de science du Séminaire se compare avantageusement à celui des meilleurs collèges européens et américains. Le Séminaire se verra confier la fondation d'une université.

À travers les descriptions méticuleuses des structures et infrastructures, on voit évoluer les prêtres, grands séminaristes et écoliers. On voit vivre le sage abbé Demers que venait consulter Louis-Joseph Papineau, le courageux abbé Holmes dont le frère, le docteur George Holmes, avait provoqué le drame de Kamouraska qu'Anne Hébert a admirablement raconté, ou bien le scrupuleux abbé Jean-François Baillairgé (membre de la fameuse famille d'architectes, sculpteurs et ingénieurs) que tracassait un terrible doute : il croyait que l'oubli d'un rite au cours de son ordination rendait douteuse sa promotion au sacerdoce.

Avec cet ouvrage, rédigé dans une langue sobre et nuancée, l'abbé Baillargeon complète ainsi son oeuvre qui suscite l'admiration par sa passion et son érudition.

Jean-Marie Lebel

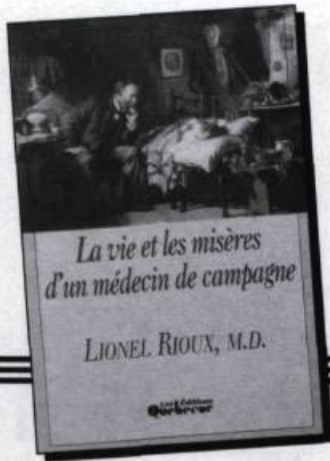


Marcel Fournier. *Les Français au Québec 1765-1865. Un mouvement migratoire méconnu*. Sillery : Septentrion, 1995, 386 p.

Le titre choisi pour cette étude est tout à fait approprié. En effet, l'immigration française après 1765 est demeurée jusqu'ici méconnue. Longtemps, avons-nous cru que tout lien migratoire avec la France avait cessé avec la signature du traité de Paris. Grâce à une recherche poussée dans les archives, Marcel Fournier réussit à prouver le contraire. Il a eu recours à des sources diverses, et parfois peu connues, comme des actes d'état civil ou notariés, ou encore différentes biographies déjà parues. Sa recherche qui a pris trois ans, lui a permis de retracer 1488 individus; ce groupe est en grande partie constitué d'hommes qui prendront épouse ici, mais il ne faut pas oublier les membres de plusieurs communautés religieuses venues après 1840. Si l'on compare avec la migration venue des îles britanniques, ce nombre est «ridicule», toutefois, leur présence, enfin reconnue, met au jour une facette de notre histoire.

Cet ouvrage se veut avant tout un outil de repérage, tant pour les historiens que pour les généalogistes. Les références données sur chaque individu permettent de pousser plus loin une recherche particulière, si besoin est. Les notices biographiques, présentées par ordre alphabétique, sont précédées d'un aperçu historique du siècle étudié. L'auteur y explique les diverses circonstances de la venue de ces gens qui ont adopté le Québec il y a plus d'un siècle. Ils étaient les précurseurs de leurs nombreux compatriotes qui ont aujourd'hui découvert les charmes du Québec pour leurs vacances annuelles.

Sylvie Tremblay



Maurice Joncas. *La vie et les misères d'un médecin de campagne*, Lionel Rioux, M.D., Récit recueilli et écrit par Maurice Joncas. Outremont: les Éditions Quebecor, 1995, 195 p.

Ce volume fait revivre à «travers un cumul d'années époustouflantes» la vie et l'oeuvre de ce médecin de campagne, le docteur Lionel Rioux. Pendant 40 ans, il a pratiqué en territoire gaspésien, dans la région de Rivière-au-Renard.

C'est à partir «d'un dossier assez volumineux contenant ses écrits et ses notes personnelles», que l'auteur retrace le travail inlassable du docteur Rioux qui fait partie de cette génération de «personnages originaux et remplis de vaillance, qui ont façonné le visage de la Gaspésie».

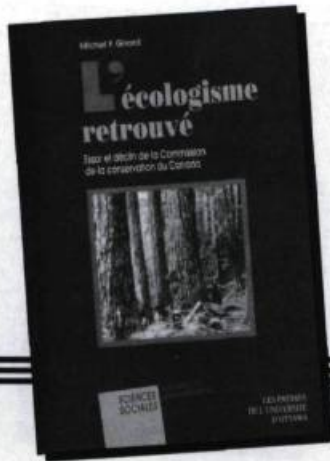
Ce livre remplit un vide en retraçant certains aspects de l'histoire médicale gaspésienne des années de l'après-guerre jusqu'à l'avènement du régime de l'assurance-maladie.

Six chapitres très agréables à parcourir pour le lecteur relatent les origines de la vocation du docteur Rioux, les débuts de sa carrière, l'évolution de la médecine générale à la campagne, (le cabinet de consultation, la pharmacie, l'obstétrique, la dentisterie, les soins orthopédiques et radiographiques, la médecine psychosomatique), la clinique d'obstétrique Saint-Martin, son implication sociale comme maire de la paroisse de Rivière-au-Renard, coroner de district, préfet du comté, et finalement, ses années d'or et de retraite.

Laval Lavoie.

Michel F. Girard. *L'écologisme retrouvé*. Essor et déclin de la Commission de la conservation du Canada. Ottawa: Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1994, 308 p.

Voilà une thèse de doctorat qui tranche avec les ouvrages savants qui sortent habituellement des universités. Le sujet est



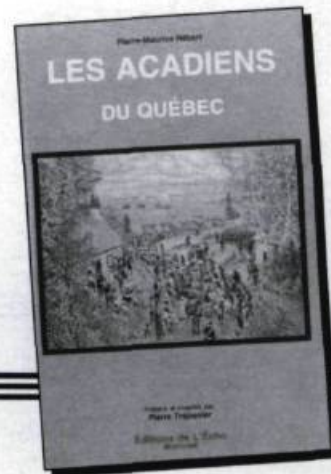
d'une brûlante actualité même si la Commission de la conservation du Canada est disparue depuis 75 ans. En effet, le livre relate la courte existence, de 1909 à 1921, du premier organisme public mandaté pour veiller à l'introduction de méthodes d'exploitation rationnelle des ressources naturelles au pays.

Les tenants de ce qu'on appelle aujourd'hui plus volontiers le développement durable auront avantage à lire cette étude. Elle nous permet d'apprécier la pensée et l'action de ces écologistes qui ont vécu à l'époque de l'industrialisation du Canada. Les admirateurs de Wilfrid Laurier et de Robert Borden seront peut-être étonnés d'apprendre que ces deux grandes figures de l'histoire canadienne étaient des amants de la nature. C'est Laurier qui a autorisé la création de la Commission avec l'appui tacite de Borden alors chef de l'opposition.

Le livre de Girard nous apprend notamment que le premier projet controversé de harnachement d'un cours d'eau visait la construction d'un barrage sur le fleuve Saint-Laurent à la hauteur des rapides du Long-Sault. L'ouvrage aurait bloqué la voie navigable. La Commission a étudié aussi une série de problèmes: la mise en valeur à des fins agricoles de zones à vocation forestière, la qualité de l'eau et les effets de la pollution dans les villes, la diminution ou la disparition de certaines espèces animales, etc.

Les contestataires des années 1960 devraient en tirer une leçon d'humilité. En matière de protection de l'environnement, ils n'ont rien inventé. Les idées qu'ils ont défendues circulaient déjà avant la Première Guerre mondiale, quoique dans un cercle plus restreint. Un livre que tout amant de la nature devrait se procurer.

Jacques St-Pierre



Pierre-Maurice Hébert. *Les Acadiens du Québec*. Montréal: Éditions de L'Écho, 1994, 478 p.

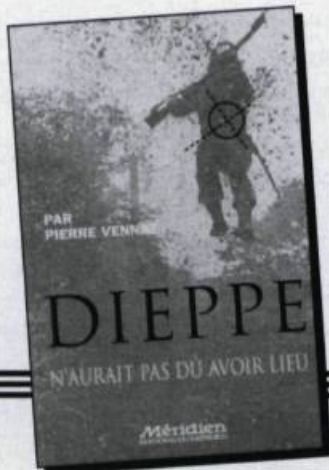
La littérature est abondante sur les Acadiens. Toutefois, l'absence d'une synthèse, notamment sur l'implantation des Acadiens au Québec, se faisait sentir. L'ouvrage de Pierre-Maurice Hébert vient combler cette lacune. Après un bref rappel historique de la déportation et de l'établissement des Acadiens au Québec, à partir de 1755, l'auteur entre dans le vif du sujet. Tour à tour, il présente des localités et des régions du Québec où les Acadiens déportés ont trouvé refuge. Se basant sur une recherche en archives et sur des imprimés de toutes sortes (études, monographies, journaux anciens), l'auteur nous fait connaître des familles acadiennes qui ont peuplé ces endroits. Un index ainsi que d'autres éléments relatifs aux Acadiens (ex.: chronologie, notoriétés acadiennes) viennent compléter l'ouvrage. Pierre Trépanier, professeur à l'Université de Montréal, signe un chapitre sur les relations canado-acadiennes... À lire si vous vous intéressez à la politique... Soulignons une lacune: l'absence d'une bibliographie regroupant les nombreux ouvrages cités en référence.

Sylvie Tremblay

Pierre Vennat. *Dieppe n'aurait pas dû avoir lieu*. Montréal: Éditions du Méridien, 1991, 202 p.

Le débarquement de Dieppe. Combien de théories, d'explications, de rumeurs à ce sujet. Ce grand événement de la Deuxième Guerre mondiale, qui a été appelé l'opération «Jubilee» par les Alliés, fut-il une catastrophe ou une réussite? On se le demandera toujours.

Pierre Vennat, lui-même fils d'un soldat canadien ayant péri sur les plages de Dieppe



en 1942, nous livre dans les premiers chapitres de son livre les états d'âme de son père qui est resté stationné en Angleterre durant de long mois. Que d'ennuis, que de vicissitudes en attendant ce moment où il pourra enfin réaliser son rêve de combattre pour délivrer la France. Les derniers chapitres sont consacrés à l'explication du déroulement du débarquement, explication basée surtout sur un document produit en 1982, ainsi que sur différents témoignages de militaires canadiens.

Malgré certaines longueurs dans les lettres du père de l'auteur (près des deux tiers de l'ouvrage), le livre n'en reste pas moins intéressant pour ceux qui veulent connaître cet événement si important de l'histoire militaire canadienne et qui se posent encore des questions sur la nécessité du débarquement.

François Boulay



Pierre Goulet. *Le lys rouge*. Pontiac, l'Indien qui voulait sauver la Nouvelle-France. Montréal: VLB éditeur, 1994, 221 p.

Avec ce roman historique, Pierre Goulet nous entraîne sur les traces de Pontiac, le célèbre chef amérindien qui voulut tenir

tête aux Anglais durant les années suivant la Conquête. Plusieurs figures importantes de l'époque se retrouvent également dans ce roman: le gouverneur James Murray, le major Henry Gladwyn (commandant du Fort Détroit) le vicaire général de Québec, Jean-Olivier Briand, qui deviendra éventuellement évêque, le surintendant des Affaires indiennes, Sir William Johnson, et plusieurs autres.

L'action se déroule principalement entre 1763 et 1766 dans la région des Grands Lacs, mais aussi à Québec et à Montréal. Dans un premier temps, l'auteur présente la tentative avortée de Pontiac et de ses frères amérindiens de différentes tribus pour s'emparer du Fort Détroit. Puis, on se transporte à Québec où le gouverneur Murray entreprend, avec l'appui du vicaire général Briand, de former un corps de volontaires canadiens pour aller combattre les «sauvages» qui sévissent à l'Ouest. La venue de ces soldats canadiens, francophones, et la désillusion de Pontiac qui espérait leur appui plutôt que leur opposition sont ensuite décrites avec beaucoup de couleur. Enfin, la mort de Pontiac, en 1769, vient boucler ce récit très intéressant.

L'ouvrage ne se limite toutefois pas à une simple narration des principaux faits d'armes ou des stratégies guerrières. On y retrouve également la description détaillée de plusieurs traits culturels, reliés aussi bien aux Amérindiens qu'aux hommes blancs. De plus, l'action est présentée en tenant compte du contexte de l'époque, notamment de certaines activités importantes comme le commerce des fourrures.

Une des qualités de ce roman vient du fait que l'auteur a su éviter de tomber dans certains pièges, tel celui d'interpéter le combat de Pontiac face aux occupants anglais uniquement par son attachement à la culture française et aux francophones eux-mêmes. Il explique bien l'impact de la modification des conditions de traite imposée par les Anglais à la suite de la Conquête et la réaction négative des Amérindiens. Par ailleurs, on ne peut passer sous silence la volonté de Goulet de mettre en lumière un événement historique où des Amérindiens ont, sans succès, tendu la main à des francophones pour combattre la domination anglaise.

Globalement, il s'agit donc d'un ouvrage bien écrit, issu d'une recherche sérieuse et dont la lecture s'avère fort agréable.

Francis Leblond



Les Cahiers des Dix, no 49 (1994), Québec: Les Éditions La Liberté, 295 p.

Belle vieille tradition que celle des *Cahiers des Dix*. Depuis 60 ans, la Société des Dix, qui regroupe dix spécialistes en histoire du Québec, publie ses cahiers où sont abordés maints sujets de la grande et de la petite histoire. Au fil des ans, les Pierre-Georges Roy, Edmond-Zotique Massicotte, Jean-Charles Bonenfant, Luc Lacourcière et plusieurs autres y ont livré d'intéressants textes. Plusieurs des articles du nouveau cahier ont suscité notre intérêt. Lucien Campeau raconte les efforts des Français au XVII^e siècle pour trouver la route commerciale de l'Ouest, à cette époque où l'Amérique était un gigantesque obstacle sur la route de la Chine et des Indes. On savait se divertir à Québec autrefois. Claude Galarneau nous décrit les spectacles variés qu'on y présentait de 1760 à 1860. On vit, un jour de mai 1848, le fameux général Tom Pouce (âgé de 23 ans et haut de 35 pouces) se balader fièrement dans les rues de Québec dans son équipage miniature. Gilles Gallichan nous décrit l'atmosphère orageux dans cette ville à l'été de 1837, où les députés se présentèrent en étoffe du pays à la veille des Rébellions. Michel Lessard attire notre attention sur l'importance documentaire du catalogue commercial de jadis qui constitue «le livre le plus instructif sur chaque maisonnée et sur les différentes générations de quotidien». Jean Simard reconstitue la démarche des pèlerins à Sainte-Anne-de-Beaupré (ils furent 1 500 000 en 1994) et il met en contradiction Montesquieu qui avait prédit que la religion chrétienne disparaîtrait au XX^e siècle. Pierre Savard rend un bel hommage à l'historien Philippe Sylvain (1915-1993) qui s'est illustré par ses travaux, entre autres, sur l'histoire des ultramontains, ces Québécois du XIX^e siècle pour qui la lumière ne pouvait venir que de Rome. Et si elle venait aussi de l'Histoire? ♦

Jean-Marie Lebel